

XYZ. La revue de la nouvelle

Intermède

Jonathan Kaplansky



Number 93, Spring 2008

Rites de passage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3001ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kaplansky, J. (2008). Intermède. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 46–50.

Intermède

Jonathan Kaplansky

WARREN MILLER, trente-trois ans, se morfondait un peu à l'école primaire où il enseignait. En quête de défis intellectuels, il décida de s'inscrire à un programme de traduction à l'université. Il passa avec succès l'examen d'admission et commença à suivre des cours du soir. Le soir de mai où il entra pour la première fois dans la classe, le chargé de cours accueillit les étudiants par ces mots : « Merci d'être venus alors que vous auriez pu rester dehors à jouer au tennis. » Pour la première fois depuis très longtemps, Warren se sentit stimulé.

L'automne suivant, il s'inscrivit à un cours de danse comme il se le promettait depuis longtemps. C'était sa première incursion dans le domaine du jazz. D'une certaine façon, Warren trouvait le monde plus brillant quand il dansait. C'était grisant de bondir en diagonale à travers le plancher d'une salle à la fin d'un après-midi de novembre, son collant bien lisse sur ses jambes ; son tee-shirt blanc à encolure en V contrastait joliment avec le brun foncé de ses cheveux. Il retirait ses chaussettes blanches et ses baskets dès qu'il entrait dans le studio.

Au deuxième semestre du programme de traduction, dans un cours de documentation et de terminologie, il fit la connaissance de Marilyn, une femme aux yeux violets qui se présentait en classe coiffée d'un casque de vélo blanc. Il apprit à la connaître : elle habitait l'arrondissement Plateau Mont-Royal, elle était presque végétarienne — elle mangeait du poisson —, elle achetait du pain de grains entiers et commandait des poulets organiques au magasin d'aliments naturels. Un soir, après le cours, ils engagèrent la conversation. Il fut intrigué quand elle lui dit qu'elle étudiait l'art dramatique et travaillait dans le milieu du cinéma — elle s'occupait de la distribution des rôles. Elle avait aussi écrit des chroniques gastronomiques. Il émanait d'elle quelque chose de cosmopolite.

Avec Marilyn, Warren apprit à apprécier les oranges sanguines, le feta de chèvre et les nouilles de sarrasin, à renoncer aux sucreries

pendant la journée. Elle lui dit que, à Montréal, les bagels contenaient du sucre, et elle lui déconseilla la caféine. Quand il l'invitait à souper, elle donnait sa réponse le jour même du repas; tout dépendait de son travail. Cela lui permettait en même temps de s'assurer de la fraîcheur des fruits et des légumes qu'il lui servirait. La première fois qu'ils lynchèrent ensemble, elle arriva quinze minutes en retard, hors d'haleine — elle n'avait pas vu le temps passer. «Je suis désolée! Tu attends depuis longtemps? J'étais dans une salle de montage et nous étions débordés.»

Elle pratiquait la méditation et le yoga; souvent, le dimanche soir, elle suivait un cours dans une maison à NDG où elle l'emmena une fois. Par la suite, il y retourna seul. La plupart des gens qui fréquentaient l'endroit paraissaient dix ans plus jeunes que leur âge. Certains étaient très sérieux; d'autres souriaient beaucoup. Ils parlaient du *swâmi*, de leur prochain voyage dans l'Himalaya. Grâce à Marilyn, Warren atteignait une forme d'équilibre.

Elle lui conseilla de se trouver un compagnon en publiant une petite annonce dans les journaux alternatifs gratuits de la fin de semaine. Celle que Marilyn avait elle-même fait paraître avait été choisie petite annonce de la semaine; à ce titre, elle avait paru en caractères gras, entourée d'un trait noir. Marilyn avait ainsi rencontré un étudiant en médecine avec qui elle avait voyagé en Équateur et aux îles Galápagos. La relation avait fait long feu et Roderick avait bientôt cédé la place à Steve, un courtier en bourse athlétique. Mais il était grippe-sou et divisait les additions au restaurant, ce qui avait fini par irriter Marilyn.

Elle avait aidé Warren à rédiger la petite annonce. Il ne répondrait à personne qui préciserait être «discret». Cela n'avait pas marché. Le seul type que Warren avait rencontré était un obèse de trente-cinq ans, sans ambition, qui vivait dans une commune.

Marilyn, une juive de Toronto, invita Warren à son party de Noël. Elle servit des mets végétariens robustes et succulents et n'oublia pas d'informer les gens que la sauce accompagnant le millet contenait des arachides. Tout le monde but du vin blanc en écoutant Leonard Cohen et Jane Siberry. Ce soir-là, Warren et une femme qu'il venait de rencontrer improvisèrent une danse moderne qui fut

chaleureusement applaudie. Il se sentit libéré, se demanda pourquoi il s'était tant éloigné du milieu artistique.

Un peu plus tard, un homme qui avait une dizaine d'années de plus que lui, vêtu d'un tee-shirt noir et d'un jean moulant, s'approcha de lui. « C'était merveilleux », déclara-t-il d'une voix rauque. Il s'appelait James. Ils se racontèrent où ils avaient fait leurs études, parlèrent de leur travail, de leurs plaisirs. James était écrivain. Warren lui récita du Rimbaud et les deux premiers vers de *L'invitation au voyage* de Baudelaire. James avait emmené l'ami avec qui il vivait depuis dix-sept ans. « Nous avons une relation très ouverte », expliqua-t-il.

Plus tard, Warren les raccompagna chez eux. « Tu veux voir la maison ? » demanda James. Warren s'attendait à se faire offrir une infusion, mais on lui versa du vin rouge. L'ami de James alla se coucher, et James couvrit Warren de baisers passionnés.

Ils finirent par aller chez Warren, et ce fut merveilleux de tenir quelqu'un dans ses bras toute la nuit, même si ce quelqu'un appartenait à un autre.

James ouvrit à Warren un monde qu'il ne connaissait que par les livres et les films. Son compagnon travaillait en dehors de la ville et, la fin de semaine, Warren passait la nuit dans leur appartement aéré, lumineux, au quatorzième étage d'un immeuble ; de là, il apercevait la montagne. James lui préparait de merveilleuses frittatas qu'il lui servait dans de la porcelaine Aynsley à bordure dorée. De bons vins accompagnaient toujours les repas. Ils philosophaient, assis à la table ronde de la salle à manger. L'appartement était rempli de produits très chers que Warren n'aurait lui-même jamais osé acheter. Des lotions, des crèmes et des savons raffinés, des céréales organiques, des craquelins importés et des jus de fruits fraîchement pressés.

Ses amis ne l'avaient jamais vu aussi heureux que cet hiver-là. Auparavant, il était parfois morose et renfermé. À présent, son enthousiasme réjouissait ses proches et il s'acquittait avec entrain de toutes ses obligations sociales. Lui et James éteignaient les lumières à deux heures du matin, et Warren se levait à sept heures pour arriver à temps à l'école où il enseignait. Il prenait son petit-

déjeuner dans la salle à manger ensoleillée pendant que James dormait encore, puis il allait travailler et rentrait chez lui à quatre heures et appelait James. Ils se donnaient rendez-vous, pour manger ensemble ou se voir plus tard ; les soirs où il avait son cours au centre-ville, après, il se rendait directement chez James.

Intellectuellement, James se montrait intransigeant ; Warren ne devait pas dire d'une exposition de peinture qu'elle était « bonne » ou d'une pièce de théâtre qu'elle était « intéressante ». James voulait des commentaires plus profonds. Son expérience aiguillonnait Warren. Un long week-end de février, James resta chez lui avec son compagnon. Warren lut ses anciens numéros du supplément littéraire du *Times*, son exemplaire de *Middlemarch*. Après, ils firent des blagues sur le personnage de Dorothee.

Un peu moins de trois mois après leur rencontre, un mercredi des Cendres venteux, ils allèrent manger dans une crêperie. James avait quelque chose à lui dire. Warren devenait de plus en plus exigeant. Il s'imaginait que James allait quitter son compagnon, et celui-ci ruait dans les brancards. « Il trouve que tu prends trop de place, que cette relation n'est pas saine, conclut James. Et je pense comme lui que tu nourris des espoirs irréalistes. »

Warren fut terrifié par cette rupture soudaine. Il avait espéré voir James laisser son ami. Il ne pouvait cesser de lui téléphoner, lui rendit même visite par un bel après-midi d'avril, furieux mais incapable de l'exprimer. À la fin, James explosa : « Je veux que tu saches que je considère ta conduite comme du harcèlement. »

Pendant une semaine, Warren pleura sans arrêt. Il suivit une thérapie, se fit prescrire des médicaments. Sa vie retrouva bientôt un rythme normal, mais il ne riait plus beaucoup.

Puis, environ un mois après Pâques, le soleil entra obliquement dans le salon et Warren eut envie de faire quelque chose qu'il n'avait pas fait depuis l'automne. Après le souper, il enfourcha sa bicyclette, s'arrêta dans un parc luxuriant à Outremont et, allongé dans l'herbe, il lut plus de cent pages d'*Une tragédie américaine* de Theodore Dreiser. Il appela Marilyn et lui proposa d'aller méditer avec lui dans cette maison de NDG. Elle accepta et dit qu'elle ne voulait plus entendre parler de James.

En mai, ils allèrent voir danser Barishnikov à la Place des Arts ; assis dans une loge, ils se sentirent tous deux galvanisés. Après le ballet, Warren bondit dans le hall. Marilyn éclata de rire ; il se sentait léger et savait qu'ils avaient partagé quelque chose de précieux.

Il reprit les cours de danse qu'il avait laissés tomber pendant sa liaison avec James, et assista régulièrement aux séances de méditation du dimanche soir. Il lut beaucoup. Il pensait parfois qu'il avait peut-être eu besoin de voir son histoire d'amour avec James se développer. Sa vie commença à trouver un certain équilibre. Quelques fois, rarement, il se demandait à quoi il avait renoncé.

Traduit de l'anglais par Hélène Rioux